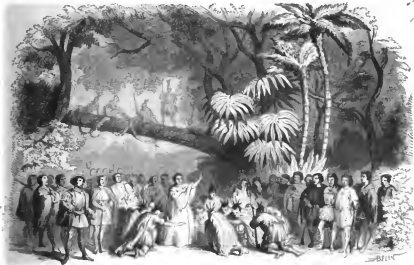


6

(23



# LA PERLE DU BRÉSIL

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. J. GABRIEL ET SYLVAIN SAINT-ÉTIENNE

RECHERCHÉ

DE M. FÉLICIEN DAVID

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-NATIONAL, LE 22 NOVEMBRE 1851  
ET SUR LE THÉÂTRE-LYRIQUE, LE 10 MARS 1854.



## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ZORA, jeune Brésilienne.....	Mme MIGNAN-CASTALDO.
LA COMTESSE DE CAVALERON.....	Mme MIGNAN.
DON SALVADOR, ancien portugais.....	M. MIGNAN.
LORENZ, lieutenant des gardes du palais.....	M. MIGNAN.
RIO, jeune marin.....	M. MIGNAN.

QUATRE CHEFS BRÉSILIENS..... M. MIGNAN.

PORTUGAIS, OFFICIERS DE MARIÉE, BATELERS, GARDES, BRÉSILIENS, TRUQS INCOGNUS.

DÉSIGNATION DÉTAILLÉE, CONFORME À LA REPRÉSENTATION.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche palais. — A droite, du premier au quatrième plan, un balcon de marbre dominant sur une chapelle. — A gauche, une porte qui conduit aux appartements du premier ministre. — Au fond, une galerie qui mène à la chapelle : de magnifiques portières sont attachées aux colonnes de la galerie.

### SCÈNE PREMIÈRE.

RIO, BATELOTS, ESCOUPE TROIS INCOGNUS. — Une haie de gardes du palais dans la galerie.

CHOEUR.

Tout le cœur se rend à la chapelle,  
Ah! que la fête sera belle!  
Ainsi, que nous sommes heureux  
De pouvoir venir en ces lieux!

RIO.

Admirez au silence,  
Le cortège d'oraison...  
Qu' de richesse et de splendeur!  
Entendez-vous le grand carillonneur?

(Ils les entendent regarder dans la galerie le site de cortège qui se rend à la chapelle. Les cloches commencent à sonner.)

RIO, s'avançant à sa main.  
Voici le roi? Voici la reine?  
Et, près de notre souverain,  
Vois-tu notre brave amiral,  
L'honneur de tout le Portugal?

CHOEUR.

Voici le roi, voici la reine!  
Et, près de notre souverain,  
Vois notre brave amiral,  
L'honneur de tout le Portugal!

RIO.

C'est notre rivale merveille,  
C'est Zara, Rear fraîche et vermeille,  
Que l'on va voir en ce jour.  
Puis elle quel bonheur éprouvera?  
Elle recouvrera le baptême  
Devant le roi, devant la cour !..

(Ils se parlent à voix basse et s'avançant en se parlant avec précaution.)

LES TROIS ENCHANÉS, à part.

Observons au silence ;  
Ainsi, de la prod'ore ;  
Monseigneur récompense  
Quand on sait réuser.  
Que l'honneur de nos gustes  
La nouvelle coquette  
Qu'il voudrait en cachette  
Dejà posséder saisir.

RIO.

Bienôt nous verrons, je le jure,  
Puis belle Rita et pour plus beaux,  
Car à briser ses mariages,  
Même à la fille la plus sage,  
Fili réver au baptême nouveau,  
Et quand on à si doux visage,  
Si jolis yeux, si beaux langages,  
Tant de jeunesse et tant d'appas,  
Lés époux ne se marient pas.

RAPHAËL.

Les trois enchanés, à part.  
Observons au silence ;  
Ainsi, de la prod'ore ;  
Monseigneur récompense  
Quand on sait réuser.  
Que l'honneur de nos gustes  
La nouvelle coquette  
Qu'il voudrait en cachette  
Dejà posséder saisir.

(Ils s'observent tristement. — Ici Rita et les mariés se découvrent, se voient et se font des révérences. — Paraît dans la chapelle au son de l'orgue.)

VOIX DE ZÉPHIR.

Dieu puissant, Dieu notre père,  
Tu qui récrées dans les cieux,  
En ce jour doux et prospère,  
Veux bénir nos tendres vœux !  
Quand, le cœur plein d'espérance,  
Nous te prions à genoux,  
Sur cet ocre d'honneur  
Verse tes bœnes les plus douces !

(Raphaël vole de femme dans la chapelle ; les mariés se font tous à genoux.)

Dieu puissant, Dieu notre père,  
Tu qui récrées, etc.

(Musique douce et expressive qui annonce la fin de la cérémonie.)

CHŒUR.

La fête est terminée ;  
Quelle belle journée !  
Pour la jeune Zara !  
Longtemps enor, je pense,  
On aura souvenu  
De ce baptême-là !

RIO.

Mais, tandis que la foule  
Par les jardins s'écoule  
Et suit le cortège royal,  
Je vois venir son notre amiral.

SCÈNE II.

LES MÈRES, SALVADOR ; Il entre par la galerie du fond.

SALVADOR, à ses mères.

Hardis marins, braves amis,  
Que j'aime à voir venir près de moi réunis !  
Ce voir encore le plaisir nous appelle,  
Mais demandez comment elle ;  
Le destin sourit à son vœu.  
Sur la plage des merveilles notre bon vœu  
Reprenez de nouveau son cœur glorieux !  
Soyez enor les rois de l'orgueil et l'orgueil !  
Cherchez pour de nouveaux cœurs !

CANTARILE.

Notre vaisseau va s'enfonder  
Sur la vague brumée,  
Ayez, pour lever le danger,  
Une âme audacieuse !  
La mer, femme rapace,  
N'est pas toujours calme et riante ;  
Mais que fait on braver marin  
Que le temps est sombre on sera ?  
Des mers il est le seigneur  
Et se rit de l'onde orageuse !..  
Au noble cœur qui va chercher la gloire,  
Plus grand est le péril, plus grande est la victoire !  
Partons, amis, et que du ciel  
Dieu garde le Saint-Raphaël !

CHŒUR.

Partons, amis, et que du ciel  
Dieu garde le Saint-Raphaël !

(Tous les acteurs sortent par la galerie du fond. Deux pages de palais entrent et se font des révérences. — L'ami passe devant eux pour entrer chez le ministre. Les pages le suivent.)

SCÈNE III.

RIO, assis LORENZ.

RIO.

Comme il à l'air satisfait, aujourd'hui, notre affaire ! c'est bien naturel, c'est la jeune Brésilienne, sa fille adoptive, comme il l'appelle, que l'on vient de baptiser devant toute la cour de Portugal. (He est sonner l'orgue de la galerie.) Le beau des années à un enfant pour être élevé les gardes, des années.) On prétend que c'est la reine qui a commandé le baptême pour être marraine ; elle désirait faire de la jeune nauvage une Portugaise catholique... C'est aussi d'après les ordres de Sa Majesté que l'équipage du beau navire le Saint-Raphaël vient d'assister à cette cérémonie. Est-elle bonne, notre reine !

LORENZ, descendant la scène.

Ah ! c'est toi, Rio ? tu peux aller dire à ta mère que le brevet de sa pension a été signé hier.

RIO.

Je le sais déjà ; mon lieutenant... merci ! merci ! Vous avez pensé à la veuve du vieux loup de mer, mort en servant son pays... elle aura de quoi vivre maintenant, la pauvre Marcelline, avec la petite pension que vous avez bien voulu solliciter pour elle.

LORENZ.

Les services de ton père plaisaient assez en sa faveur.

RIO.

C'est possible, mais ça n'est pas toujours une raison... A mon tour, si je puis faire quelque chose pour vous, mon lieutenant, je vous serai dévoué, car il y a là un cœur reconnaissant, je ne vous dis que ça.

LORENZ.

Qui sait ?... cela peut arriver ; l'amiral Salvador a pour toi une affection particulière.

RIO.

Ne riez pas... c'est la vérité... il m'a dit l'autre jour en causant avec moi, car il aime assez causer avec moi : « Rio, je te nomme capitaine... capitaine des monnaies... » Puis il a ajouté : « Christophe Colomb a commémoré comme ça. »

LORENZ.

Quel singulier homme que ce don Salvador !

RIO.

C'est un rude marin ; il ne se trouve à son aise qu'au milieu de ses soldats... On le voit rarement à la cour.

LORENZ.

Quand il s'y montre, il se tient toujours à l'écart. Je ne lui ai jamais parlé ; tous ses regards sont pour la jolie Brésilienne.

RIO.

C'est que tout le monde aime mademoiselle Zara ; vous-même, mon lieutenant, est-ce que je ne vous ai pas remarqué pendant la messe?... vous la regardiez avec plaisir ! Ah ! c'est qu'elle est charmante avec son joli collier, au milieu de toutes ces dames brillantes de parures. Moi, je croyais rêver en la voyant comme ça en matin ; je me reportais au jour où notre vaisseau longeait la côte de Mantiguera, il y a déjà trois ans ; nous venions de faire de belles découvertes, et nous nous apprêtions à gagner un large, quand tout à coup nous entendons des cris ; nous regardons sur la plage : des indiens se livraient un combat sanglant. Don Salvador saute le premier dans un canot et nous fait signe de le suivre ; en un instant nous sommes à terre, et le champ de bataille reste libre.

C'est alors que notre amiral aperçut, évanouie sur le bord de la mer, une jeune Brésilienne blanche comme du lait ! c'est rare, car elles sont presque toutes jaunes comme du bœuil. Je vois encore notre amiral l'enlever dans ses bras pour la porter à bord, où ses soins touchants la rendirent bientôt à la vie...

LORENZ.

J'en aurais fait autant que lui !

RIO.

Je devrais qu'il notre retour à Lisbonne elle deviendrait la merveille de la ville et de la cour... qu'on se la disputerait... Ça n'a pas manqué ; en arrivant, c'est la femme du premier ministre, la comtesse de Cavallos, qui s'est chargée de son éducation.

LORENZ.

Eh la comtesse est fière de son élève... C'est ici qu'elle loge, c'est au palais que Don Salvador vient la voir tous les jours... Ah ! que je comprends bien tout l'intérêt qu'il lui porte !

RIO.

Comme vous dites ça, mon lieutenant !... Est-ce que par hasard... ? (Mouvement de Lorenz.) C'est bon, c'est bon... je ne veux rien savoir... je ne veux rien supposer...

LORENZ.

Rin !

RIO.

Nous parlons demain... Mademoiselle Zora reste... ça vous regarde... Déployez toutes vos voiles, je vous souhaite un bon vent... Quant à moi, ni vu ni connu, il me tarde d'embrasser une dernière fois la vieille veuve que je vais quitter pour suivre encore mon amiral au bout du monde ! Faites une bonne manœuvre, mon lieutenant, et vogue la galère ! (Il sort.)

## SCÈNE IV.

LORENZ, seul, avec accompagnement.

Il a deviné !

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Zora, l'admire la puissance ;  
Lorsque figurait le bonheur,  
Tu te sattes en moi l'espérance,  
Et je sens battre mon cœur !  
Agré qui rêgues sur mon âme,  
Toi qui m'inspiras tant d'amour !  
Si les révérends à ma flamme,  
Ce jour serait mon plus beau jour !

DEUXIÈME COUPLET.

Je réte l'hymen le plus tombé,  
Toutes les coites dans mon sommeil  
Je crois te voir, je crois t'entendre,  
Chaque matin à mon réveil !  
Loin de toi si je me double,  
C'est que je crains pour mon amour,  
S'il fallait perdre mon âme,  
Ce jour serait mon dernier jour.  
(Regardant au fond.)

C'est elle ! elle sort de chez la reine avec la toilette de Cavallos...

## SCÈNE V.

LORENZ, ZORA, LA COMTESSE DE CAVALLOS ; elle sortant par la galerie de fond.

ZORA.

Que la reine est bienveillante et bonne, madame la comtesse, et quel joli cadeau elle vient de me faire ! (Lorenz salue la comtesse et Zora.) Ah ! c'est vous, seigneur Lorenz... (Elle salue.) Regardez donc quel beau coiffeur !

LA COMTESSE.

Lieutenant Lorenz, recevez mes compliments : le premier ministre m'a assuré ce matin que vous alliez être nommé commandant à la résidence royale d'Alcantara.

Madame la comtesse, le premier ministre a pour moi une sollicitude que je dois apprécier. Que la guerre recommence, et j'espère me rendre digne de toutes ses bontés.

LA COMTESSE.

Le comte de Cavallos n'a pas oublié qu'il était l'ami d'enfance de votre pauvre père, mort si malheureusement dans l'exil, en Italie.

LORENZ.

Je le sais, Madame, et ce bon souvenir me pénètre de reconnaissance.

ZORA.

Le seigneur Lorenz viendra sans doute ce soir à la fête que donne madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

N'est-il pas de nos amis ?

ZORA, à part, en regardant Lorenz qui lui fait le signe.

Il viendra !

LA COMTESSE.

Nous aurons tous les étrangers de distinction qui sont maintenant à Lisbonne. La Russie y sera représentée par le prince de Voronoff, l'Allemagne par le baron de Nuremberg, l'Italie par le duc de Ferrare, et la Suède par le comte de Horn.

ZORA.

Le comte de Horn me fait peur ; on croirait toujours qu'il médite une mauvaise action. Quand il est admis à notre cercle, il ne me quitte pas des yeux, je cherche en vain à l'éviter ; hier encore...

LORENZ, à part.

Il y a des gens d'une impudence !

LA COMTESSE.

Il faut en rire ; c'est un original. Il n'aborde jamais une femme sans l'accabler d'éloges. Malheureusement pour lui, il ne trouve rien de neuf, il répète toujours la même chose. (Au duc.) Sa vie est, dit-on, un long roman mêlé de duels, d'enlèvements et d'aventures très-sensationnelles.

ZORA.

Ne doit-il pas bientôt quitter Lisbonne ?

LA COMTESSE.

Oui, ma chère Zora, le comte de Horn part cette nuit après la fête.

ZORA.

Tant mieux !

LORENZ.

Demain nous aurons une chasse royale.

ZORA.

Encore une maladie de plaisir !

LA COMTESSE.

Notre reine fait de Lisbonne un vrai paradis.

TRIO.

LA COMTESSE.

Ôtez votre jeune reine,  
Charmante souveraine,  
Sans crainte les plaisirs  
Dont on est les dévots ;  
Par son divin sourire,  
Elle charme, elle attire,  
Et cause un doux trouble,  
Que sa puissance et grandeur  
Sûr qu'elle commande,  
Tout reconnaît sa loi !

BARBECHE.

LA COMTESSE, LORENZ.

Chez votre jeune reine,  
Charmante, etc.

ZORA.

Chez votre jeune reine,  
Charmante, etc.

ZORA.

Comme elle autrefois j'étais reine !  
Fille d'un chef fier et puissant,  
A tout un peuple obéissant  
Au milieu des forêts la jeune Brésilienne  
Parlait souvent en souveraine.

LORENZ ET LA COMTESSE.

Dans ses forêts elle était reine,  
Elle y brillait par ses attraits ;  
Et l'on respectait les décrets  
De cette aimable souveraine.

ZORA.

Alors que de sanglants débats  
Alternaient dans les murs la haine et la vengeance,  
Je pourrais, et ma présence  
Faisait tomber des mains le foudre des combats.

LORENZ ET LA COMTESSE.

Dans ses forêts elle était reine, etc.

ZORA.

Pour calmer les tristes hosties  
Et pour les rendre plus dociles,  
Je leur chantais l'hymne de nos aïeux,

Qui pour est et la voit des dieux !..  
Ou les voyait tout à coup immobiles ;  
Les plus cruels devenaient doux ;  
Ils tombaient tous à mes genoux !..  
LORENZ ET LA COMTESSE.  
Ou les voyait tout à coup immobiles,  
Les plus cruels devenaient doux,  
Ils tombaient tous à ses genoux !..  
Quel est ce chaos ? dites-le-vous !

SALLADE.

ZORA.

Entendez-vous dans les savanes,  
Sous les cèdres, sous les plaines,  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Entendez-vous la voix  
Du grand Esprit des bois ?  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
C'est lui qui rend fertiles  
Nos bords ;  
Il fait germer encore  
Les éléments de l'or !  
Il donne aux guerriers la vaillance,  
Aux femmes la beauté,  
Aux sages la science,  
A nos dieux leur majesté.  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Entendez-vous la voix  
Du grand Esprit des bois ?

LORENZ ET LA COMTESSE.  
Ce chant me séduit et m'ivre.

ZORA.

Sur ses peuples nombreux  
Son pouvoir était merveilleux.  
LORENZ ET LA COMTESSE.  
Ah ! s'il est doux de porter la couronne,  
Il est plus doux de faire des heureux !

ZORA.

La belle reine de ces lieux  
Ne fait aussi que des heureux !

ENSEMBLE. — REPRISE.

LORENZ, LA COMTESSE.

Chez votre jeune reine,  
Charmante souveraine,  
Ssez cesse les plaisirs  
Devant les délices.  
Par son divin sourire,  
Elle charme, elle attire,  
Et cause un doux émoi.  
Que sa puissance est grande !  
Sitôt qu'elle commande,  
Tout reconnaît sa loi.

ZORA.

Chez votre jeune reine,  
Charmante souveraine,  
Ssez cesse les plaisirs  
Devant les délices.  
Par son divin sourire,  
Elle charme, elle attire,  
Et cause un doux émoi.  
Que sa puissance est grande !  
Sitôt qu'elle commande,  
Tout reconnaît sa loi.

LORENZ, en se retournant.

L'amiral !

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, SALVADOR, sortant de l'appartement de ministre.

ZORA, allant à lui.

Ah ! mon ami, que je vous embrasse encore. (Bis l'embrasse.)  
C'est à vous que je dois toutes mes joies de cette matinée, tous  
les bonheurs dont on m'estouffe.

SALVADOR.

Et pourtant, ma Zora, il faut que je m'éloigne de toi...

LA COMTESSE.

Vous parlez, amiral, mais vous reviendrez pour ne plus  
quitter cette chère enfant.

SALVADOR, prenant Zora sur son cœur.

Où, pour ne plus la quitter !.. Je pars demain avec ma flot-  
tille. (Mouvement de Lorenz.) Le premier ministre me remettra  
pendant la fête ses dernières instructions.

LA COMTESSE.

Pendant la fête ?.. on dirait que mon cher époux repousse à  
dessein tout ce qui peut lui faire oublier un instant ses graves

occupations... Ah ! les femmes des ministres sont bien à  
plaindre... quand elles ne savent pas se donner des distrac-  
tions.

ZORA.

Et moi, mon ami, qui comptais que vous seriez là, à mes  
côtés, pendant le bal, pour me voir danser.

SALVADOR, tendrement.

J'y serai... je te le promets.

LA COMTESSE.

Seigneur Salvador, permettez-moi de vous quitter : nos sa-  
lons recevront bientôt la foule, nous avons encore des ordres  
à donner.

SALVADOR, à Zora.

Je te laisse avec la bienveillante protectrice qui me rem-  
placera auprès de toi pendant mon absence.

LA COMTESSE.

N'est-elle pas de la famille ?.. (Zora laisse la main de la comtesse  
avec effusion et sort avec elle. Lorenz les suit.)

## SCÈNE VII.

DON SALVADOR, seul, regardant sa Zora.

Air.

Jura's ce jour sans désir, sans envie,  
Je fus pour elle un guide, un protecteur ;  
Pour moi c'était une Éta chérie,  
Doct je devais assurer le bonheur.  
Mais tant d'attraits, tant de grâce charmante  
Dont tous mes sens ont été éblouis l'amour,  
Et maintenant c'est une amante  
A qui je veux posséder le nuit un jour.  
Amalbé enfant, elle s'opore,  
Dont sa autre candeur,  
Cet amour qui me dévore  
Et dont s'écarter me rend !  
Peur quelque temps encore,  
Laissons-lui son erreur !  
O ma Zora chérie,  
Dont rêve de mon cœur,  
Je te donne ma vie,  
Deuss-moi le bonheur !

De l'amour qui m'enflamme  
Et qui charme mon âme,  
Carbons encore le flamme  
À tout regard jaloux !  
Malheur au léopard  
Qui chercherait à plaire  
À celle qui m'est chère ;  
Qu'il erague mes courtes

O ma Zora chérie,  
Dont rêve de mon cœur,  
Je te donne ma vie,  
Deuss-moi le bonheur !  
Un jour, je l'espère,  
Un hymen prospère  
Sera le prix de mon ardeur.  
Ainsi plus de voyages,  
Plus d'écarts, plus d'érages,  
Du bonheur toujours du bonheur !

## SCÈNE VIII.

DON SALVADOR, RIO, entrant sans voir l'amiral.

RIO.

Voilà une belle fête ! Ah ! que c'est donc beau ! que c'est  
donc beau !.. Quelle illumination ! On ne s'aperçoit pas dans  
les jardins que la nuit vient d'arriver ; il y a autant de verres  
de couleur que de feuilles aux arbres !.. (Approchant Salvador.)  
Ah ! pardon, amiral... (Il lui son chapeau et se tient redé devant Sal-  
vador.)

SALVADOR.

Je ne me trompe pas, c'est le capitaine des mouses de  
Santi-Saphaël.

RIO.

Où, mon amiral ; c'est vous qui m'avez gradé, et ça me  
rend tout fier.

SALVADOR.

Que viens-tu faire ici ?

RIO.

N'avons-nous pas la permission de rester, moi et mes cama-  
rades de l'équipage, sur la terrasse, près des grands massifs,  
pendant toute la fête de ce soir ?.. L'équipage du brave amiral

Salvador est toujours bien traité... nous serons là deux cents qui boirons comme quatre. (Se rassurant.) Quatre cents!

SALVADOR.

Tes nouveaux camarades, les derniers engagés, seront donc aussi de la partie ?

RIO.

Le capitaine de bord l'a voulu, amiral...

SALVADOR.

Il a bien fait.

RIO.

Moi, je puis me mettre du côté des anciens, car il y a déjà six ans que je fais partie de l'équipage.

SALVADOR.

Six ans ?

RIO.

Oui, amiral; vous mettiez à la voile pour recommencer un grand voyage, et huit jours après nous relâchions dans les eaux du Yabre pour visiter un coin de l'Italie.

SALVADOR, à part.

Quel souvenir !

RIO.

Je me rappellerai toujours la nuit que je passai avec vous à Rome... Cette nuit-là, vous aviez envoyé un bandit italien dans l'histoire mondiale... (Salvador fait un mouvement.) L'audacieux coquin s'était introduit chez votre bonne sœur pour la voler...

SALVADOR, s'avançant vivement.

Trais-toi !

RIO, souriant.

Je vous vois encore tirer votre grande épée, et, malgré l'obscurité, atteindre le sacrifiant au détour de la rue.

SALVADOR.

Trais-toi ! tais-toi !

RIO, avec un grincement.

Vlan ! celui-là ne l'a pas volé. (Il sort sur un signe de l'amiral.)

SALVADOR, à part.

Il ignore que le misérable a pu s'échapper, et que par une funeste méprise j'ai frappé un innocent. (Des détonations.) Malheureux Aguiló ! (Musique qui annonce toute la scène.)

## SCÈNE IX.

SALVADOR, BRIGANDS ET DAMES DE LA COUR, ensuite LA COMTESSE et ZORA.

CHŒUR.

Déjà le bal nous appelle  
Dans ce séjour enchanteé,  
À cette fête si ballée,  
On doit régner la gaieté.  
C'est l'heure douce et chérie  
Où le plaisir nous conduit,  
Où par la grâce ambettée  
Brille coquet mixte le beauté.  
(A la comtesse qui entre.)  
Belle comtesse,  
Dans son costume,  
Chaque s'empresse  
Après de vous.  
Belle comtesse,  
A vous sans cesse  
Notre tendresse,  
Nos vœux brés doux.

REPRISE DU CHŒUR.

Déjà le bal nous appelle  
Dans ce séjour, etc.

LA COMTESSE.

La danse a commencé, la foule réunie  
S'agite aux doux accords d'une vive harmonie.

BOLEAO.

ZORA.

PREMIER COUPLET.

La belle fête pour Zora !  
Chaque ce soir l'invitera,  
Puis avec elle dansera,  
Et chaque main l'applaudira.  
Ah ! ah ! ah !  
Ah ! ah ! ah !  
La danse est son idéal,  
Et tant elle se raffine,  
Qu'elle en deviendrait folle  
Si l'amour n'était là !  
Ah ! ah ! ah ! ah !

DEUXIÈME COUPLET.

Au bal chacun courttoise  
La marquise d'Alcatara !  
Plus d'un est jaloux postérie  
La comtesse de Belmaur !  
Ah ! ah ! ah !  
Ah ! ah ! ah !  
Portez-vous mes félicités,  
Aimez-vous les Serretelles ?  
Au bruit des castagnettes,  
Ou vous en contrez...  
Ah ! ah ! ah ! ah !

CHŒUR SUR LE BOLEAO.

Au bruit des castagnettes  
Dansez !  
Et pour charmer nos fêtes  
Chantez !  
De beaux sermons le vin  
Toujours !  
Car le temps nous court  
Nos jours !

(Un officier entre et remet au papier à l'amiral. La musique continue.)

Pour l'amiral Salvador, de la part du premier ministre.

ZORA, à part, en cherchant des yeux.

Et Lorena qui n'est pas là ! (Elle sort discrètement. En se mouvant les yeux incessamment le capitaine la suit dans les jardins.)

SALVADOR, à ses officiers, après avoir lu.

Messieurs, nous partons demain, en explorant encore toutes les côtes du Brésil et les forêts primitives de l'est; nous ferons, j'espère, de nouvelles et riches découvertes. Je veux pousser jusqu'au cap Orinda pour étendre notre domination. Vous le savez, l'Espagne est jalouse de notre marine; elle nous voit avec envie marcher à de nouvelles conquêtes; il faut la forcer à reconnaître notre puissance. Je pisterai le pavillon portugais sur toutes nos nouvelles possessions.

LA COMTESSE, se levant à Belmaur et aux officiers.

Messieurs, s'il vous plaît, je serai votre guide...

Le boléro vif et rapide

Aller en ce moment les groupes animés...

Au milieu des jardins, des bosquets embellis,

C'est le plaisir seul qui préside.

O ENSEMBLE.

Le boléro vif et rapide

AH! etc.

(Mouvement patetique au départ.)

SALVADOR.

Mais écoulez!... quel bruit se fait entendre.

(Il remonte le sonnet.)

C'est Rio!... que veut-il ? que vient-il vous apprendre ?

## SCÈNE X.

LES MÊMES, RIO.

RIO.

Ah! grand Dieu! quel évènement!  
Monsieur, mon trouble est extrême.  
Apprenez donc qu'à l'instant même  
On veut ici... j'en tremble avec crainte,  
De tenter un sauvetage qui vient à son secours...  
(Mouvement général.)  
TOUTS.

O ciel!

RIO.

J'ai vu les ravisseurs; près de la jeune fille,  
Ils étaient trois... ils la guettaient... soudain  
Elle voulait l'entraîner et sortir du jardin;  
Ils étouffent ses cris... Bientôt une arme brilla,  
C'est celle d'un sauvetage qui vient à son secours...

SALVADOR, étonné.

Quelle est donc cette jeune fille ?

RIO.

C'est la votre, amiral!

TOUTS.

Grand Dieu!

SALVADOR, étonné.

Zora! Le cours!

(Mouvement de tous les personnages qui remonte le sonnet.)

RIO.

La voici, Monsieur!

## SCÈNE XI.

LES HENES, ZORA, esclave LORENZ.

SALVADOR, *int-imp, sans attention.*  
 Vieux papa Zora, viens sur mon cœur ?  
*(Elle se précipite dans ses bras.)*

RIO, *l'attend.*

Le lieutenant Lorenz est son libérateur.

SALVADOR, *à Rio.*  
 Bien ! mon ami ; votre appui militaire  
 Vient de faire délasser un forfait odieux.

LORENZ.

Pour éviter un trop juste colère,  
 Les ravissons ont fait loin de ces lieux ;  
 Mais on les connaît, l'espère,  
 J'ai fait courir à l'instant sur leurs pas ;  
 Au châtimement ils s'échappèrent pas !

RIO.

Au châtimement ils s'échappèrent pas !

## CHŒUR GÉNÉRAL.

D'un tel excès d'ouïssance  
 Il faut avoir raison,  
 Et rechercher la trace  
 De cette trahison.

SALVADOR.

Nous découvrirons les coupables !  
 Tot ou tard nous saurons peut-être...  
 Fédérons les mécréants  
 Au juge qui doit les briser.

## REPRISE DU CHŒUR.

D'un tel excès d'ouïssance  
 Il faut avoir raison,  
 Et rechercher la trace  
 De cette trahison.

SALVADOR, *à Zora.*

Ce triste événement, madame la comtesse,  
 Me trace un devoir rigoureux ;

*(Mouvement Zora.)*

Je dois protéger sa jeunesse,  
 Et sur elle veiller sans cesse ;  
 Demain Zora vous fera ses adieux...

*(Mouvement de Lorenz à Rio.)*

Je l'emmène avec moi, nous quitterons ces lieux.  
 À LORENZ, *à Salvador.*

Hélas ! que le ciel vous accorde !  
 Emmenez-la, seigneur,  
 L'impose silence à mon cœur.

LORENZ, *à part.*

Je veux la suivre au bout du monde !

*(Bas à Rio.)*

Rio, je pars aussi demain,  
 Apporte-moi ce soir des habits de marié !

RIO, *à part.*

Je vous comprends... Enfin je pourrai faire  
 Quelques chose pour vous en passant à ma mère.

SALVADOR.

Demain nous mènerons à la voile...  
*(Tendrement à Zora.)*

Tu seras notre bonne étoile !

*(Avec enthousiasme.)*

Parlons, parlons, et que, du ciel,  
 Dieu garde le Saint-Raphaël !

## CHŒUR GÉNÉRAL.

Demain ils vont mettre à la voile,  
 Elle sera sa bonne étoile...  
 Parlez, parlez, et que, du ciel,  
 Dieu garde le Saint-Raphaël !

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le pont du vaisseau le Saint-Raphaël. — Des drapeaux portugais flottent sur des draperies, attachés avec des guirlandes de feuillage. — On lit sur des colonnes : VIVE LE COMMANDEUR JEAN ! à L'AMIRAL SALVADOR ! AU PÈRE DE SES MATRIOTS ! — Au lever de rideau, des motifs, montés sur des échelles, servent de décorer le vaisseau. — D'autres sont occupés à boire ou les regardant. — Des officiers vont et viennent en dessous des ordres.

## SCÈNE PREMIÈRE.

RIO, OFFICIERS, MATELOTS.

## CHŒUR.

Sous la tente du vaisseau que l'on décore,  
 Et que le soleil couchant déjà colore,

Buvons, amis, jusqu'à l'aurore,  
 Cette liqueur,  
 Qui double notre amour !  
 Et que chacun répète encore  
 Le gai refrain du marin travailleur !  
 La la la la la la la la !

## REPRISE.

Sous la tente du vaisseau que l'on décore,  
 Et que, etc.

À l'amiral rendez hommage,  
 Chérissons sa gloire et son courage,  
 Et qu'en ce jour tout l'équipage  
 De son amour lui donne un gage.

## REPRISE.

Sous la tente du vaisseau que l'on décore, etc.

RIO, à un officier qui lui parle bas.

Vous êtes satisfait, mon officier ; ça me fait plaisir... Nous  
 n'avions que quatre heures à nous... Nous ne pouvions pas  
 faire mieux, je vous en réponds... *(à lui-même.)* Je père que  
 nous célébrerons dignement la fête de l'annuel... du corsaire  
 Jean, comme il veut qu'on l'appelle à bord. Ce matin, il a  
 fait mettre les vaisseaux en panne pour visiter sa flottille ; à  
 son retour il nous trouvera tous sous les armes... Et mainte-  
 nant, puisque tout est terminé, après le travail paillard au  
 plaisir. *(Tous les mousses se placent sur des lignes et se balancent en-  
 dessous. Le cuisinier de bord donne un pas grotesque et donne du courage  
 à la attention. À la fin de ballet, un roulement de tambour se fait en-  
 tendre. Tous les matelots et les mousses retournent chacun à leur poste.)*

## SCÈNE II.

RIO, LORENZ, un matelot.

## LORENZ.

Eh bien ! grand ordonnanceur, tout est-il terminé ?

RIO.

Oui, tout est terminé, c'est superbe, comme tu vois, mon  
 cher Valentin... *(Se rassurant.)* Ah ! pardon... Mais c'est le nom  
 que vous avez pris depuis que nous sommes en mer, et il  
 m'autorise à vous traiter comme mon égal.

LORENZ.

Tout cela n'est-il pas convenu entre nous ?

RIO.

Savez-vous, mon lieutenant, que vous faites un maletot  
 arriéré, et que vous vous servez aussi bien de la hache que de  
 l'épée.

LORENZ.

Te voilà donc un peu rassuré sur mon compte ?

RIO.

Je n'étais pas aussi tranquille au moment du départ.

LORENZ.

En me mêlant aux nouvelles recrues qui venaient de signer  
 des engagements, j'ai su tromper les yeux les mieux exercés...

RIO.

Et depuis trois mois que nous tenons la mer, vous êtes ici  
 comme chez vous ; vous avez partagé les périls et la gloire de  
 l'équipage... Ajoutez que vous éprouvez ici un bonheur...

LORENZ.

Rio !...

RIO.

Que moi seul je connais, mais que je ne partage pas... ça me  
 pèse devant le nez *(Il fait un geste repoussé.)*

LORENZ, se retournant sans l'écouter.

Tout cela est disposé à merveille pour surprendre dou Sal-  
 vador... Je gagerais qu'il a oublié que c'est aujourd'hui sa fête.

RIO.

Je le pense comme vous... Il était tout soucieux ce matin  
 en nous quittant... il parlait avec colère au timonier qui venait  
 de lui remettre un papier, et il est descendu dans son  
 carot en faisant résonner son sabrebleu qui nous a fait tous  
 trembler.

LORENZ.

À son retour, il se dérida.

RIO.

Je l'espère bien ; nous travaillons pour cela... Ah ! c'est que,  
 voyez-vous, si le corsaire Jean est dur au service, s'il n'en-  
 tend pas raison sur l'article de la discipline, il est bon au  
 fond, il est généreux, et celui qui lui ferait de la peine...

LORENZ.

Oui, il est bon, je commence à le connaître ; cet homme-  
 là a du cœur. *(Et Zora entre par le fond.)*

RIO.

Je vous en réponds... c'est un excellent maître. *(Se retournant  
 vers sa courtoise.)* Mais, tenez, mon lieutenant, voici le vôtre.

Que dis-tu ?

LORENZ.

RIO, ce te indique Zora qui se tient par le fond.  
Je dis que voici votre maître, à vous ; chacun à le sien.

## SCÈNE III.

LES MENES, ZORA ; elle avec la tante et l'oncle de la satisfaction.

ZORA.

Rio, toutes ces dispositions sont charmantes ; et, pour ma part, je vous dois à tous des remerciements.

RIO.

Ah ! c'est que nous faisons bien les choses, quand nous nous en mêlons, Mademoiselle.

ZORA.

Je vois cela. Je veux être la première à recevoir l'amiral, à joindre sa surprise.

RIO.

Si je vous disais qu'il vous est ménagé lui-même une plus grande... Nous cinglons vers les côtes du Brésil, Mademoiselle ; vous allez revoir votre pays, vos belles forêts !

ZORA.

Je le sais ; il ne me cache rien.

RIO.

Et avant trois mois nous serons de retour à Lisbonne.

ZORA.

A Lisbonne !

LORENZ.

Chère Zora ! (à Rio.) Laissez-moi.

RIO, ce les regarde vers les deux de côté de l'air.

Je comprends la manœuvre... aujourd'hui, pas la plus petite crainte, nos matelots sont maintenant dans la baïe-ric ici dessous. Je cours les rejoindre. (à Zora.) Vous permettez, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

ZORA.

Je ne veux pas le retenir, Rio...

RIO, à part se rassurant.

Je le crois bien... elle est enchantée de me voir partir. (il sort.)

## SCÈNE IV.

LORENZ, ZORA.

DUO.

(Zora remonte la scène avec un mouvement marqué de satisfaction.)

ZORA.

Enfin on nous laisse,  
En ce séjour,  
A notre tendresse,  
A notre amour !

LORENZ.

Je suis heureux, ô ma Zora chérie,  
De t'inspirez sur ce vif désir.

A toi qui seule es ma vie,  
Et qui fais tout mon bonheur !

ZORA.

Cette prison flottante,  
Sous un ciel doux et pur,  
Est, pour une âme aimante,  
L'asile le plus sûr !  
Combien j'aime à me dire :  
Il est là, loquace là ;  
Vogue, mon Jean-voilier,  
Lorenz est toujours là,  
Près de Zora !

LORENZ.

Ce doux être se sentir ;  
Et moi, pourrai-je vivre,  
Sans te voir chaque jour ?  
Ah ! que serait ma vie,  
Sans toi, hélas ! hélas !  
Trésor de ce jour !

ENSEMBLE.

Recevez tout sans cesse,  
Par le même lien,  
Gardez notre tendresse,  
Comme un souvenir bon.  
Puis de l'objet qu'on aime,  
Vivez et restez toujours,  
C'est le plaisir suprême  
Que doit charmer vos jours !

ZORA.

Sur moi tu fais la peine !

LORENZ.

Ma patrie est partout où le portez les pas !

ZORA.

Tu braves les périls, peut-être en légal !

LORENZ.

Les périls, je les cabote ;  
Pris de toi ne suis-je pas ?

ENSEMBLE.

A toi je m'abandonne,  
A toi mon cœur se donne !  
Espoir plein de douceur !  
Dess les yeux se respire  
Un amoureux délire,  
Je te suis mon bonheur !

LORENZ.

Je vous suis aujourd'hui ; vous me rendez bien heureux ; mais hier, vous m'avez oublié.

ZORA.

Comment ?

LORENZ.

Si vous saviez ce que j'ai éprouvé en ne trouvant pas dans le cabestan le petit hillé que vous m'écriviez chaque jour.

ZORA.

Que dites-vous ? Je l'ai porté moi-même à la fin de la journée...

LORENZ.

Aurait-on surpris notre secret ?

ZORA.

Vous me faites trembler !

LORENZ.

Attendez... je me rappelle que je n'étais pas seul en approchant du cabestan ; j'aurai mal cherché, et je vais sur-le-champ me convaincre... (Grand mouvement en dehors.)

RIO, entrant vivement.

Mademoiselle, je vous annonce notre amiral ; son canot touche maintenant notre vaisseau, tout l'équipage va le recevoir... Entendez-vous déjà les cris de joie de nos marins ?

## SCÈNE V.

LORENZ, ZORA, RIO, TOUT LES MARINS, capitaine SALVADOR.

(Une brillante fanfare sonnerie ; tous les matelots et les soldats de marine entrent et se placent sur deux rangs ; des officiers les commandent.)

CHANT.

ZORA, à tout les matelots de l'équipage.

Quand sur notre beau navire  
Sous la voûte des étoiles,  
Quand le ciel semble sourire  
A ce jour que nous aimons,  
C'est le vaillant corsaire  
Que nous allons tout chasser,  
C'est de Jean l'invaincu  
Que nous étions tous fier !

(Salvador entre, on tire le canon ; les matelots et les trompettes se mettent aux cris des marins, qui se dévouent à l'écoute de leur canot et tirent tous leurs chapeaux en l'honneur.)

TOUT LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE.

Vive notre amiral !

ZORA, à Salvador.

Ces refraux vifs et joyeux,

Échos de notre victoire,

De vos matelots heureux

Éprouvent long les vagues

En chanson s'annoncent,

Et vous offre en ce jour,

Le cœur plein d'allégresse,

Son respect et son amour !

CHŒUR.

Ces refraux vifs et joyeux,

Échos, etc.

ZORA.

L'harmonie

Se marie

Au bruisse de nos vaisseaux !

Aux mille flotter nos drapeaux !

Sur la brise qui se lève,

Donnant le bruit des dols

Le seul cri d'aurer s'éleve !

Au père des matelots !

O journée

Ferme,

Tu fais naître un doux transport !

Tout s'agite,

Tout palpille,

Le bonheur est sur ce bord !

(Et tous les matelots chantent en chœur.)

O journée  
Furieuse,  
Tu fais siffler nos doux transports!  
Tout s'agite,  
Tout palpète,  
Le bonheur est sur ce bord!

SALVADOR, sur «Malos.  
Merci, Messieurs. (Aux matelots.) Merci, mes vieux camarades, je suis vivement pénétré de l'accueil que vous venez de me faire, et j'espère bientôt vous le prouver... Dans une heure, je vous attends tous ici.

ZORA, à part.  
Il ne m'a pas seulement embrassé. (S'ôte s'indigne.)

Toi, reste.

RIO.  
Oui, amiral. (La fanfare recommence, il jette son à son ombrelle, sous les matelots sortent lentement par le fond.)

## SCÈNE VI.

DON SALVADOR, RIO; il se tient à distance.

SALVADOR, à part et lui-même, regardant un billet qu'il tira de sa poche.  
Ce billet, écrit tout entier de la main de Zora, ne me laisse aucun doute... elle en aime un autre; mais cet autre, quel est-il? Oh! je le connaîtrai, et ma vengeance sera prompte! (Changeant de ton et parlant à Rio.) Rio, avance et réponds.

RIO, à part, en descendant le scène.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc?

SALVADOR, avec plus de calme.  
Mon vieux timonier Simon a trouvé ce matin une lettre cachée dans le cabestan.

RIO.  
Dans le cabestan? en voilà une drôle de boîte aux lettres!

SALVADOR.  
Cette lettre, je l'ai entre les mains.

RIO.  
Elle vous est adressée?

SALVADOR.

Non.

RIO, à part.  
Ah! mon Dieu! si c'était... Oh les imprudents!

SALVADOR, avec ironie.  
Tu sais tout ce qui se passe à bord?

RIO, très-ému.  
Tout, tout, c'est beaucoup; je sais bien quelque chose de temps en temps... Voyez-vous, on a confiance en moi, mais je ne veux pas en abuser... Qu'est-ce que vous désirez savoir?

SALVADOR.  
Tu connais tous les matelots, les nouveaux comme les anciens?

RIO, troublé.  
Oui, amiral. (A part.) Oh veut-il en venir?

DOD.

SALVADOR.  
Tu sais comment je récompense

Celui qui veut me bien servir;

Quand on trompe ma confiance,

Tu sais comment j'aime à punir.

RIO.  
Peut le jour de votre fête!..

Et moi-là c'est pas de saison...

SALVADOR.  
Le drôle se perd pas le tête.

RIO.  
Mon amiral, si-je raisonne?

(Avec force.)  
Je veux si vu, d'uns mots bien directs,

Donner votre bouree au cachette...

SALVADOR.  
C'était le prix d'un service rendu.

RIO.  
Mais j'ai pu voir aussi, je le dis avec peine,

Un pauvre moussa, un grand mal de nez,

Par votre ordre rester une heure suspendu...

RIO.

ENSEMBLE.

SALVADOR.  
Tu sais comment je récompense

Celui qui veut me bien servir;

Quand on trompe ma confiance,

Tu sais comment j'aime à punir.

RIO, à part.  
Je sais comment il récompense  
Tous ceux qui veulent le servir;  
Mais ici je tremble d'avance,  
Car je sais qu'il aime à punir.

SALVADOR.  
Parmi tous nos hommes nouveaux,  
Il en est un qui doit être incapable,  
Dont le bras doit fléchir en soulevant un éblou,  
Et qui doit mal porter l'habit des matelots.

RIO, à part.  
Aurait-il découvert?..

SALVADOR.  
Réponds!

RIO.  
J'ai votre affaire!

(A part.)  
Tenez-vous bien, c'est un rude adversaire!

SALVADOR.  
Tu dois connaître ce faquin?

RIO.  
Veux parler de Mudas, je gage?

SALVADOR.  
C'est une poche d'eau sous l'habit d'un marin

S'il faut tenter un abordage,

Comme il jette mal le grappin!..

C'est le plus maladroite de tout notre équipage.

SALVADOR.  
Non, c'est un autre...

RIO.  
Alors c'est Dudge.

Il est assez nouveau,

Et bien éveillé, je veux l'assurer.

Ajoutez qu'il possède une trique figure...

Le courage.

N'est pas toujours beau.

SALVADOR, à part.  
Je lui croyais vraiment plus de finesse,

Le pauvre garçon ce sait rien.

RIO, à part.  
Avec lui je lutte d'adresse.

SALVADOR, à lui-même.  
Il me reste un autre moyen.

ENSEMBLE.

SALVADOR, à part.  
Desir de la vengeance,

Je rouens la puissance;

Je sais, quand on m'offense,

Pour avoir rigueur.

Où, je serai sévère;

A ma justice cède

Rien ne pourra soustraire

L'offense adoucir!

RIO, à part.  
Avec de la présence,

On peu d'expérience

Et beaucoup d'assurance

On désarme en jouteur...

Mais, dans pareille guerre,

Il faut du savoir-faire;

Et, pour battre un corsaire,

Il faut être sans peur.

RIO, en dehors.  
Amiral, le vent se lève, le mer se ride; on dirait un grain qui nous arrive là-bas.

SALVADOR.  
C'est bien! (D'une voix forte.) Tout l'équipage sur le pont!

(Musique.)

## SCÈNE VII.

SALVADOR, TOUS LES MARINS; ils se placent en demi-cercle; ensuite  
Léona et Zora viennent occuper les deux côtés de la scène.

## RÉCITATIF.

SALVADOR.  
Chers compagnons de mes voyages,

Vous dont le dévouement égale le valeur,

Pour reconnaître tant d'honnêteté

Je vais, en ce jour de bonheur,

A mon tour vous offrir mon cœur!

(Il regarde sur le spectacle de l'orchestre.)

Ce doux moment tardait à mon impatience...

Par mes ordres déjà ma petite s'avance,

Et le digne tambour de beau Saint-Ephraïm

Sous le tocsin bientôt va dresser un orchestre!

(Mouvement de tous les personnages.)

C'est au milieu de cette mer immense

Que le corsaire Jéou va former aujourd'hui!



Une union digne de lui !..

(Après un silence.)

J'ai longtemps refusé dans le feu de mon âme

Le doux secret de mon amour !

Partage le plaisir qui m'a tenu ce jour :

(Il prend le bras de Zora.)

Mes bons amis, voici ma femme !

(Zora fait un mouvement de surprise.)

LORENZ, à part.

O ciel !

SALVADOR, qui a jeté un regard sur tous les matelots, dit à part se adressant Lorenz.

C'est lui !

TOUS LES MATLOTS, avec joie.  
Vive notre amiral !

ENSEMBLE.

SALVADOR.

Dans leur âme éperdue

Je vois saillir l'effroi !

Et tremblent à ma vue,

Et redoutent ma loi !

Vainement il aspire

À la suprême bonheur !

La vengeance m'inspire !

Moi seul aurai son cœur.

LORENZ.

Dans mon âme éperdue

Quel trouble et quel effroi !

Et tel avec moi !

Don-je braver sa loi ?

Lorsque dans mon délire

Je rêvais le bonheur,

La vérité se souvint

À son cœur de son cœur !

ZORA.

Dans mon âme éperdue

Je sens à l'effroi !

Et tel avec moi !

O ciel ! peuples-moi !

Cet hymen qu'il désire

Détruirait mon bonheur.

Ab ! que n'ai-je pu lire

Le secret de mon cœur !

BIO.

Mon âme est tout femme

En voyant leur effort.

Et tremblent à sa vue,

Et redoutent sa loi !

(Mouvement de Zora.)

Lorsque dans son délire

Il rêvait le bonheur,

Doit-elle ici se souvint

À son cœur de son cœur !

TOUS LES MATLOTS.

Quand tu nous voyez venir combler nos vœux :

Implorons pour toi les faveurs des cieux.

(À la fin de l'acte on entend le tonnerre gronde, les débris sillonnent le ciel.)

SALVADOR, cherchant de lui, son assés.

Amis, le vent des tempêtes

En vains gronde sur nos têtes...

Nous saurons braver les orages ;

Après l'orage le bon temps !

(Donnent des ordres qui sont répétés aux les porte-voix du vaisseau.)

Enfants, carguez la brigantine ; amenez les huniers ; à vos postes les timonniers !..

CHŒUR DES MATLOTS.

Amis, le vent des tempêtes

En vains gronde sur nos têtes ;

Nous saurons braver les orages ;

Après l'orage le bon temps !

(On s'éloigne et s'écroulent.)

SALVADOR, à Lorenz, sur le devant de la scène.

Démourez !

LORENZ, à part.

Il sait tout !

SALVADOR.

Infâme séducteur,

Qui venes sur ce bord me ravir mon bonheur,

Si j'étais un trop juste coître,

Je vous ferais suspendre à la vergue d'un mât,

Car vous ce vaiz pas les honneurs d'un combat.

LORENZ, relevant le tête.

Amiral !. Je suis noble !.. Aguilis fut mon père !

SALVADOR.

Quel ! le fils d'Aguilis ! qui dans Rome... s'est vu ?

(À part, couronné.)

Le fils du millionnaire qui tombe sous mes coups !

LORENZ.

J'attend, seigneur... qu'ordrez-vous ?

SALVADOR.

An moment où grande l'orage,

Je me dois un salut de tout mon équipage ;

Pour garder les ordres, elles, retirez-vous...

(Lorenz s'éloigne. — Ici le tonnerre éclate avec fracas. — Nuits profonde.)

## SCÈNE VIII.

SALVADOR, RIO, TOUS LES MATLOTS

CHŒUR DE MATLOTS.

Quelle tempête épouvantable !

Quel coup de tonnerre effroyable !

Centre les vagues en courroux,

O Dieu sauvez ! protégez-nous !

(À la fin des débris et pendant un orage dont le violence menace de tout submerger, on des débris de la scène de vaisseau se détache, le foudre brise le grand mâ. Sur un râle de terreur, tous les matelots tombent le face contre terre. On voit bientôt assourir Zora, éperdue. Elle se jette dans les bras de Salvador, qui le presse sur son cœur.)

REPRISE DU CHŒUR.

Quelle tempête épouvantable !

Quel coup de tonnerre effroyable !

Centre les vagues en courroux,

O Dieu sauvez ! protégez-nous !

(Le rideau baisse sur milieu d'une tempête plus d'angoisse et de terreur.)

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt vierge du Brésil, dévorée par un soleil brûlant et couverte de hautes futaies, de cèdres, de cocotiers, traversés par des lianes où se balancent leurs fruits. — Un gros tonnerre s'éleva au milieu de la scène, et ses bruyères se écrièrent avec les autres arbres de la forêt. — À droite, se aperçoit Zora dans un hamac. — Elle est endormie. — Au lever du rideau, quelques matelots sont placés en vedette ; plusieurs sont couchés sur le devant de la scène. — L'orchestre exécute une symphonie, un rêve de bonheur.

## SCÈNE PREMIÈRE.

RIO, MATLOTS.

(Ils sont après le lever de l'actrice, traverser la scène et se regarder du côté du hamac.)

BIO.

Elle n'est pas encore réveillée... tant mieux... ce repos doit lui faire du bien... Qui dirait, un voyant ce ciel bleu et ce beau soleil, que la nuit a été si méchante... Quel vent ! quelle trombe ! et quelle tempête ! le grand mâ de notre vaisseau cassé, notre amiral tombé à la mer en voulant sauver deux de son plus vieux marins ; et voilà qu'il aime tant, sa chère Zora, évanouie sur le pont au milieu de la bourrasque... c'est que nous la croyions tous morte... mais elle est mieux, beaucoup mieux... tout danger est maintenant passé... pourra cependant que ces insulaires qui sont tous dispersés ce matin quand nous avons pris terre ne reviennent pas. Je serai bien trompé si nous n'avons pas une affaire avec ces gaillards-là. Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète, et si don Salvador pouvait s'entendre avec notre jeune lieutenant... si le bonheur de l'un ne devient pas faire le malheur de l'autre... J'ai vu ce malin l'aurait causé avec notre amiral, je dirais que ce n'est que parole trompée. (Ritons. S'adressant à ses compagnons.) Chut ! mademoiselle Zora s'éveille... éloignons-nous. (Ils s'éloignent tous.)

## SCÈNE II.

ZORA, seule dans son hamac et la amorce sur les lianes.

C'est lui ! je l'ai bien entendu ! (Ses sens.) c'est mon petit oiseau chéri ! c'est le myocli !.. celui que j'aimais tant quand j'habitais nos belles forêts du Brésil ! Oui... (Ses regards dans les hautes des arbres.) je ne me trompe pas... c'est bien lui !

COUPLETS.

PREMIER COUPLETT.

Charmant oiseau, qui, sous l'ombrage,

Étais à vos yeux si chère !

Les coqueurs de son beau plumage,  
Mêle d'azur et de rubis!  
Quand sur le bûche à fleur dorée,  
Il se balance tout joyeux,  
Son aile brille, dispersée,  
Paroille ou primo radical

Qu'il est joli  
Le mysoûl!  
Qu'il est joli le mysoûl!  
(Zora quitte ses bancs et s'efforce de chercher dans le feuillage l'oiseau ébéné.)

## DEUXIÈME COUPLÉ.

Le matin, ses hymnes saoures  
De l'aube enchanter le réveil!  
Et l'étoile le redit corore  
Aux sons mouvans d'un jour vermeil!  
D'un grand bon tout lui silence,  
Si de beau négotier en seurs  
Sa douce et plaintive romance  
S'exhale en soupirs échauffans.

Qu'il est joli  
Le mysoûl!  
Qu'il chante bien le mysoûl!

## TROISIÈME COUPLÉ.

Qued' sur sa souche de ramée,  
Que berce la brise en passant,  
Repose sa compagne atouée,  
Au bosser doux et carcaoué,  
Le plaisir, fleur épanouie,  
Dore et parfume tous ses joerns  
Et doucement coule sa vie  
As sels des plus tendres amours!

Qu'il est joli  
Le mysoûl!  
Qu'il aime bien, le mysoûl!

Que mon sommeil a été doux et tranquille, et quel beau rêve je viens de faire ! Non-étois de retour à Li-boune... au milieu de la brillante cour de Portugal; la reine me donnait la main et me disait en me montrant Lorenz : Voilà votre époux !... (après un silence et un soupir.) Hélas ! que ce beau rêve est loin de la réalité !

## SCÈNE III.

ZORA, RIO.

RIO, s'approchant.

Mademoiselle, pardoo !..

ZORA.

Ah ! c'est toi, Rio ?

RIO.

Comment vous trouvez-vous maintenant ?

ZORA.

Bien mieux, mon ami.

RIO, à part.

Son ami !.. comme c'est doux à entendre !.. comme ça chatouille l'oreille !

ZORA, à voix basse.

Où est le seigneur Lorenz ?

RIO.

Il vient de partir avec une escouade de nos marins pour pousser une reconnaissance dans l'île. Don Salvador lui a donné un congé.

ZORA.

Que dis-tu ?

RIO.

Cela faisait bien jaser un peu, attendu qu'en le croit toujours Valentin le matelot; mais le grand maître a parlé haut, et tout le monde a gardé le silence.

ZORA.

Et t-éc que l'amiral craintait une attaque ?

RIO.

Le corsaire Jean ne craint rien... il fallait l'entendre ici ce matin donner des ordres à son équipage... Toi à l'ouest, toi au nord; toi au midi... et puis il a ajouté, en montrant l'est... dit-il oui vous reposez ! Voilà notre quartier général ! J'ai deviné ces dernières paroles, mademoiselle Zora; vous êtes maintenant votre drapau.

ZORA.

Et Lorenz ne t'a rien dit pour moi en partant ?

RIO.

Il m'a dit qu'il désirait bien vous voir, et qu'il espérait avant peu... (quelques sils.)

ZORA.

Où vient t'est lui ! ah ! mon Dieu ! si don Salvador...

RIO.

Ne suis-je pas là, Mademoiselle ?... je suis là, toujours là... (il s'écigne.)

## SCÈNE IV.

ZORA, LORENZ; il arrive par la droite en fond.

RIO.

Ah ! mes amis, pour calmer mes souffrances,  
Reviens auprès de moi !

LORENZ, de même.

J'ai tant quitté dans mon impatience,  
Pour être auprès de toi !

ZORA.

Je te revais, plus de tristesse,  
Toi, mon ami, mon seul trésor !  
Je te revais plein de tristesse,  
Aux jours heureux je crois encore !

LORENZ.

Je t'appelle, et dans mon âme  
Je ressente le désespoir ;  
Mais je te vois, l'homme si souffrant !  
Tout doit céder à son pouvoir.

## ENSEMBLE.

ZORA.

Je te revais, plus de tristesse,  
Toi, mon ami, mon seul trésor !  
Je te revais plein de tristesse,  
Aux jours heureux je crois encore.

LORENZ.

Je te revais, plus de tristesse,  
Toi, mon ami, mon seul trésor !  
Je te revais plein de tristesse,  
Aux jours heureux je crois encore.

LORENZ.

Les indiens s'avancent vers la plage...

ZORA.

Qu'entend-je ? et c'est !

LORENZ.

Ils s'arment contre nous.

Ils portent avec eux le mort et le carnage...  
LORENZ.

Pour les volans oues marchons tous.

ZORA.

Si le destin trahit votre courage...  
Vous êtes père sous leurs coups.

LORENZ.

Que peuvent-ils contre notre vaillance ?

ZORA.

Ce sont de puissans ennemis !

LORENZ.

Des combats cruel-les te le chaos ?

ZORA.

A mon cœur le doute est permis.

LORENZ, sans coup.

S'il faut combattre avec tout l'équipage,  
De Salvador secourir le courage,  
On doit compter sur moi !

ZORA.

S'il faut rester près de celle qui l'aime,  
La compter dans sa trempure extrême,  
Je dois compter sur toi !

LORENZ, résolu.

Oui, jamais je n'oublierai  
Le serment que j'ai fait ;  
Père de loi, frère aimé,  
Je veux être au tic !

ZORA, sans être.

Ah ! malgré la valeur,  
Je crains quelque malheur ;  
Mets la main sur mon cœur,  
Sans le battre... j'ai peur !..

LORENZ.

Bassure-toi, j'aurai la ton image...  
(il indique ses yeux.)  
Elle sera mon protecteur !

ZORA.

Ah ! mes amis, cet espoir m'encourage,  
Mais je ne puis oublier le danger !

LORENZ.

## ENSEMBLE.

LORENZ.

Je reviendrai près de celle que j'aime,  
Je reviendrai plein d'un amour extrême,  
Tu peux compter sur moi.

ZORA.

Reviens bientôt plein d'un amour extrême,

Reviens, reviens près de celle qui t'aime,  
Elle compte sur toi!  
(Lorenz sort à la fin de son.)

## SCÈNE V.

ZORA, RIO.

RIO, étonnée.  
Voici l'amiral! il vient de voler sa botte!...  
ZORA.  
Je ne veux pas encore me trouver avec lui! (Elle sort par le fond.)

## SCÈNE VI.

SALVADOR, RIO, MARÉLOTS divers.

SALVADOR, à ses marins.  
Allez porter cet ordre à votre commandant... Tous les postes sont occupés par mes braves soldats de marine. Je ne crains plus de surprise. (Le maris sort.)

AIR ET CHŒUR.

RÉCITATIF.

Après avoir dompté la mer et ses orages,  
Vout eiles des combats défer les bouquets,  
Mais vous avez vaincu de vos braves soldats,  
Et Lisbonne bientôt verra sur ses rivages  
Des navires victorieux flatter les standards!

AIR.

Que la voix de l'honneur vous guide,  
Quand sonne l'heure des combats;  
Marchez d'une ardeur intrépide,  
La victoire sera vos pas.  
De vous, amis, une fine est fibre,  
Mon bras vous montre la carrière,  
La guerre!  
C'est le cri des vaillants soldats!  
O patrie! au jour des alarmes,  
Tou seule esquisse nos transports;  
Ton souvenir, rempli de charmes,  
Saura soulager nos efforts!  
Tu feras triompher nos armes,  
Tu seras reine sur ces bords!  
O patrie!

LE CHŒUR.

(Tous les marins se découvrent et se mettent à genoux.)  
Toi seule esquisse nos transports, etc,  
SALVADOR ET LE CHŒUR.

Que la voix de l'honneur vous guide,  
Quand sonne l'heure des combats, etc.

SALVADOR, ses marins.

Mes amis, avant la fin de la journée le mal de cette nuit sera réparé, et notre beau Saint-Naphosé, une fois encore, rentrera triomphant à Lisbonne.

RIO.

Ah! notre pauvre Saint-Naphosé... je l'ai cru un moment bien malade, vous savez?... quand, au plus fort de la bourrasque, notre amiral s'est laissé tomber à la mer...

SALVADOR.

Comme un mousse qui fait sa première campagne...

RIO.

Oh! oh! comme un mousse...

SALVADOR, étonné.

J'ai pensé payer cher ma maladresse...

RIO.

Oh! oh! votre maladresse...

SALVADOR, se précipitant.

Oui, ma maladresse; qu'est-ce que tu as à dire?

RIO.

J'ai à dire, amiral, que sans votre maladresse...

SALVADOR, l'interrompant.

Hein?

RIO.

Père et Maibéo, nos deux plus vieux marins, ne seraient plus de ce monde.

SALVADOR.

Tais-toi!

RIO.

Oh! nous savons bien tous que c'est pour eux que vous vous êtes tant exposé! Mais savez-vous, amiral, que vous n'avez pu disparaître à votre tour si un brave ne s'était pas

dévoilé pour vous sauver du péril... (Puis un geste éperdu.) Il vous a joliment empoigné tout de même!

SALVADOR, regardant ses marins.

Ce brave... (A Rio.) tu le connais, toi?

RIO.

Je crois que oui, amiral.

SALVADOR.

Son nom?

RIO.

Ah! voilà le difficile.

SALVADOR.

Son nom?

RIO.

J'entends bien... mais... (Après un silence.) Je ne puis pas vous le dire.

SALVADOR.

Comment!

RIO.

Pardou, amiral... je me vois obligé pour la première fois de vous désobéir... c'est pour un bon motif.

SALVADOR.

Son nom! et qu'on ne réplique pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

SALVADOR.

Vous m'avez attendu, je vous qu'on m'abandonne...

Est-il tel, dites-le-moi?

Est-ce un vieux matelot? un aspirant officier?

(Mouvement de silence. — à un matelot.)

Est-ce lui?

LE MARÉLOTT.

Non, ce n'est pas moi.

SALVADOR, s'adressant à plusieurs autres.

Et toi?

Et toi?

LES MARÉLOTT.

Ce n'est pas moi!

Ce n'est pas moi!

TOUS.

Ni moi, ni moi, ni moi.

Rio, à Salvador qui est assis à lui.

Mon amiral, pour moi,

J'en jure sur ma foi,

Ce n'est pas moi.

Mais puisque vous le surveillez

Voulez connaître le nom de ce brave marin...

SALVADOR, l'interrompant.

Il mérite une récompense.

RIO.

De me faire longtemps je n'ai pas la science...

SALVADOR.

En bien?

RIO.

C'est le matelot Valentin.

SALVADOR, à part, avec un mouvement interrogatif.

Valentin!

C'est le matelot Valentin!

Et je parle de récompense!

Je lui dois la vie!... O destin!

Je reconnais là le polonois!

CHŒUR.

C'est le matelot Valentin!

Plein de zèle et de vigilance,

C'est un digne et brave marin,

Il mérite une récompense.

RIO.

Mon amiral, le voilà qui s'avance.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LORENZ.

LORENZ.

Où Salvador, les tribus de la plaine

Se rassemblent ce ce moment:

Elles marchent vers nous, le notifie est certaine.

SALVADOR.

(A part.)

Tous nos braves sont prêts. Mais montrons-nous prudents.

LORENZ.

A deux cents pas d'ici, déjà quatre bataillons

Viennent d'être surpris dans le bois des palmiers.

SALVADOR.

Il faut saisir ces moments!

LORENZ.

Nous vous les amenons; ils sont nos prisonniers.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, QUATRE CHEFS BRÉSILIENS.

ENSEMBLE.

Je suis en la puissance,  
Mais je crains peu les coups du sort;  
Car j'ai, pour guérir mes offenses,  
Plus d'une fois bravé la mort.

SALVADOR.

Je ne redoute pas les chances de la guerre;  
Mais j'aime mieux ici vous aborder en frère,  
Que toutes les tribus nous reçoivent sans peur,  
Et vous sarez bientôt un digne protecteur!

DE CHEF BRÉSILIEN.

Tu dis un protecteur?... le devrais-tu ne te trahir.  
Ici chacun de nous apprend à vous connaître.

(Murmure de Salvador.)

Européens! Je sais bien vous juger;

Si vous venez chez nous c'est pour nous contraindre;  
Vous ne quittez ces bords qu'en vous montrant infâmes!  
Car vous nous enlèvez nos enfants et nos femmes!

SALVADOR.

Ten aveugle courroux peut vous être fatal.

UN CHEF BRÉSILIEN.

Nous allons nous venger.

(Il veut deux fois dans la ceinture mettre qu'il porte suspendue à son

ceinture.)

Écoutez...

LES MATILOTS.

Amiral,

Entendez-vous, c'est un signal.

(On entend dans l'éloignement deux notes de canoës.)

LES CHEFS BRÉSILIENS.

(Avec joie.)

On me répond! Tu peut disposer de ma vie,  
D'un chef que nous aimons, de sa fille chérie  
Si des Européens nous privèrent ce jour,  
Nous allions nous venger, c'est enfin notre tour!

SALVADOR.

Qu'on les enlève à bord, ils serviront d'étapes.

LES QUATRE BRÉSILIENS ENSEMBLE.

Dans ce instant tous ces parages  
Seront couronnés de nos braves canoës,  
Et vos vaisseaux brûlés, enflamés!

(Ceux de l'autre. — Ici on aperçoit des Brésiliens venir descendre de  
sur les côtes de la forêt. Les Portugais se préparent à repousser leur  
attaque; tout à coup la musique change de caractère, elle devient douce  
et s'apaise. On entend les premières notes de la ballade chantée  
au premier acte; Zora paraît subitement à gauche sur un tertre très-élevé.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, ZORA.

ZORA.

Entendez-vous dans les canoës,  
Sous les côtes, sous les platanes?  
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!  
Entendez-vous la voix

Du grand Esprit des bois?

Ah! ah! ah! ah! ah!

TOUS, MATILOTS ET BRÉSILIENS

C'est Zora! (Les Brésiliens montrent une religieuse attention.)

ZORA, elle tremble la robe en chassant.

C'est lui dont la puissance

Immense

S'étend sur vous, sur vos enfants,

Et vous rend triomphants,

C'est encore lui qui récompense,

Qui suit vous secourit,

Qui vous donne large existence,

Et qui pardonne au révolté.

C'est lui...

Entendez-vous la voix

Du grand Esprit des bois?

Ah! ah! ah! ah! ah!

(À la fin de ce couplet, on aperçoit de tous les côtés, dans la forêt, des Brésiliens suivre par le chemin de la voie de terre.)

CHŒUR DE BRÉSILIENS.

C'est Zora! (bis.)

Notre bon chef nous reviendra

(Ils s'agenouillent autour d'elle.)

ZORA, aux lèvres et les regards

Oui, c'est Zora, c'est votre idéal

Qui vient calmer par sa parole

De nos Brésiliens la plus sainte tribu!

J'étais surpris de vous et j'ai entendu!

(Chaque fois de son.)

Vous ce reverrez plus ce chef que l'on vénère...

(Murmure de tous les Brésiliens. Zora se place auprès de Salvador.)

Et voici, mes amis, mon généreux sauveur

Depuis trois ans mon protecteur!

TOUS LES BRÉSILIENS.

Son protecteur!

PREMIER BRÉSILIEN, à Salvador,

En adoptant l'enfant dont son précieux l'absence,

Que nous appritions lors le Perle du Brésil,

Tu nous as subjugué par la reconnaissance;

Ah! ne redoute plus chez nous aucun péril!

SALVADOR, aux Brésiliens.

Vous apprendrez bientôt, amis, à me connaître;

Nous traiterons ensemble un nom de roi mon maître...

(à Zora.)

De retour à Lisbonne, ô ma chère Zora,

Tu recevras l'époux que ton cœur choisira!

(Il donne un regard à Lorette.)

ZORA, étonnée.

Ah! mon père s'accomplira!

CHŒUR GÉNÉRAL.

O jour plein d'espérance,

Zora par sa présence

Sait calmer la vengeance,

Et charmer tous ces sens!

C'est notre providence,

Et telle est sa puissance,

Qu'on doit obéissance!

A ses divins accents!

FIN.

46950

No. d'inv.

1736